

Le *Château-Trompette*, opéra en trois actes, que l'Opéra-Comique vient de mettre au jour après une assez longue gestation, est une pièce mieux construite et conduite un peu plus habilement que la plupart de celles que l'on nous donne depuis quelques années. On y sent un main exercée. On y reconnaît, presque à chaque scène, la collaboration d'un homme qui a *du métier*. L'action n'y languit pas, si ce n'est au dernier acte, lorsqu'elle approche du dénouement. Il y a là des conversations un peu trop longues et hors de proportion avec l'intérêt fort modéré que les situations inspirent. On ferait bien d'abrégé cela. Si la représentation, au lieu de se prolonger jusqu'à minuit, finissait à onze heures et demie, acteurs, choristes, musiciens de l'orchestre, employés de la salle, pompiers, gendarmes, tout le monde y gagnerait, - sans en excepter le public, dont ce festin n'excite pas l'appétit au point de lui faire braver les indigestions.

Il s'agit en effet d'une bien vieille histoire, et d'un personnage qui traîne depuis quarante ans et plus sur tous les théâtres parisiens. M. le maréchal de Richelieu vient d'être nommé gouverneur de la Guyenne, et il arrive à Bordeaux revêtu de sa nouvelle dignité. A Versailles, avant de partir, il a entendu vanter la beauté et la vertu de M^{me} Bourcamp, bourgeoise du *Chapeau-Rouge*. Il a résolu de triompher de cette vertu et de s'approprié cette beauté. Il est à peine débarqué, au bruit de l'artillerie et des *vivat* poussés à tue-tête par le peuple, - le peuple crie toujours quand il voit un habit brodé, - que son laquais Champagne vient rôder autour du logis de M. Bourcamp, s'informer, étudier les lieux, et dresser son plan de campagne. M. Bourcamp est jaloux, et ne conduira certainement pas sa femme au bal que M. le dic doit donner le soir même à l'hôtel du gouvernement. Par excès de précaution, et craignant sans doute que M^{me} Bourcamp n'aille au bal malgré lui, le bonhomme a imaginé de l'envoyer toute seule à la campagne dans une yole, sous l'escorte d'un batelier... du premier batelier venu. Il est assez difficile de concilier tant de légèreté et tant de prudence. Champagne, instruit de ce beau projet, donne 20 écus au batelier, qui lui cède très volontiers son esquif et son costume, et vient chercher le soir M^{me} Bourcamp, pour la mener, de gré ou de force, chez monseigneur.

Champagne est fort habile: mais il trouve sur son chemin plus habile que lui. Comme il explique son projet à son maître à voix haute, au milieu du quai, devant la porte même de M^{me} Bourcamp, M^{lle} Lise n'en perd pas une syllabe et en fait résolument son profit. - Qu'est-ce que M^{lle} Lise? - Une grisette bordelaise. Je le crois du moins, puisqu'elle le dit, malgré l'in vraisemblance de son costume et l'ampleur un peu trop parisienne de son bonnet de gaze empesé. Les grisettes de Bordeaux affectionnaient jadis une coiffure tout autre et beaucoup plus originale, qui leur allait à merveille, et donnait à leurs yeux brillants et à leur piquant minois, - elles sont presque toutes jolies, - un accent d'une extrême vivacité.

Quoi qu'il en soit, M^{lle} Lise est l'objet des tendres vœux de M. Champagne, mais elle s'est moquée de ses déclarations. Elle aime un jeune procureur qui l'adore et va l'épouser. Or, ce procureur vient d'apprendre que sa mère figure sur la liste des maîtresses de M. le maréchal qu'un folliculaire a publiée, et il part de là pour traiter M. le maréchal de don Juan, sans réfléchir que liste de don Juan a été inventée par Da Ponte beaucoup plus tard. Il sait même, - que ne sait-il pas, ce jeune suppôt de Thémis? - que le portrait de cette respectable dame fait partie de la collection de miniatures que le galant maréchal porte partout avec lui, ainsi que nous l'ont appris MM. les fabricants de mémoires apocryphes. Il veut forcer Richelieu à se dessaisir de ce médaillon calomniateur; il a résolu d'aller le lui redemander chez lui, d'y faire une esclandre, dût-on le mettre, pour le calmer, au Château-Trompette, et Lise, qui tremble pour lui, a formé le projet de le prévenir, de pénétrer chez Richelieu, et de s'emparer du médaillon. Elle entre donc chez M^{me} Bourcamp, et en sort bientôt après

en costume de bal, conduite par M. Bourcamp lui-même, qui ne se doute pas de la substitution. Elle s'embarque, et la toile tombe.

Elle arrive au second acte, pendant que l'on danse à l'hôtel du gouvernement: Richelieu la trouve charmante, et paraît ravi de sa bonne fortune. Il lui offre un souper en tête-à-tête, lequel n'est pas refusé; mais la rusée Bordelaise lui chante une chanson bachique, et le fait boire au refrain. Or, le vainqueur de Mahon n'a pas la tête forte. Il s'endort après le second couplet. Auriez-vous cru cela de lui? Il mérite bien peu, vous en conviendrez, la réputation de viveur que lui ont faite les libellistes. Lise, maîtresse à peu de frais du champ de bataille, ouvre la boîte aux miniatures, qui se trouve là tout exprès, s'empare du portrait, et s'en va, laissant au vaincu un billet ironique si- // 275 // -gné [signé]: *Château-Trompette*. Le titre de la pièce est fondé uniquement sur cette signature.

Au troisième acte, Olivier Bancelin, - c'est le procureur, le gouverneur, - apprend que sa promise a passé la nuit tête-à-tête avec le gouverneur, et n'est pas obligé de savoir à quel point ce soi-disant mauvais sujet est peu dangereux. Il se fâche donc, et déclare à Lise, dans un couplet en mode mineur, que tout est rompu. Si j'étais à la place de Lise, je dirais le fait tout rondement, au risque de me faire demander comment j'étais si bien instruite, et par où j'avais pu apprendre que ce séducteur si redouté des maris était en réalité si peu redoutable. Il faudra bien, après tout, qu'on le lui demande tôt ou tard. Lise ne va pas si directement au but, et, pour se justifier, elle a recours à un singulier moyen: elle invoque le témoignage de Richelieu lui-même. Richelieu, avec une gravité solennelle, jure à Bancelin, *sur sa foi de gentilhomme*, que Lise est pure comme un ange, et Bancelin se déclare satisfait. Il ne songe pas même à demander un billet, comme la Châtre. Les procureurs d'autrefois étaient plus naïfs que les avoués d'aujourd'hui.

Ce dénoûment, si c'en est un, est assez pauvrement imaginé. Et d'ailleurs, n'est-il pas temps de renoncer enfin à cette éternelle histoire d'une femme que l'on tente de séduire, qu'on enlève, à laquelle on tend mille pièges, sans l'aimer le moins du monde, et dans l'unique but de se moquer d'elle et de son mari. Ne voilà-t-il pas assez d'années qu'on fait danser devant nous ce pantin brodé, pailleté, fardé, frisé, poudré, type vieilli et flétri de l'homme à bonnes fortunes, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus froid au monde? Encore un Richelieu, juste ciel! Le premier a fait son apparition en 1813 à l'Opéra-Comique, dans la *Chambre à coucher* de M^{lle} de Guise: il était assurément plus spirituel et plus aimable que tous ceux qui sont venus depuis.

La pièce se soutient et amuse par des scènes et des personnages épisodiques: M. Bourcamp, sa servante la Cadichonne, qui gasconne; M. Frigousse le restaurateur, qui gasconne aussi, mais pas si bien; M. le président de Barbezieux, qui est sourd absolument de la même manière que le père du marié, au quatrième acte de *Gil Blas*. M. Carré, auteur pour moitié de *Gil Blas* et du *Château-Trompette*, n'aura pas été fâché de faire coup double. Il faut remarquer et louer comme il convient cette sage économie qui offre un si heureux contraste avec les mœurs d'à présent.

M. Gewaert [Gevaert], l'auteur de la partition, est assez économe aussi, - non pas de bruit, à Dieu ne plaise! mais d'idées mélodiques tirées de son propre fonds. Le *Château-Trompette* n'en est pourtant pas tout à fait dépourvu. Si l'auteur a singulièrement négligé les chœurs et les morceaux d'ensemble, il s'est mis en frais du moins pour les petits airs. Il y en a de fort jolis: les couplets de Lise, au premier acte: *c'est l'heure du couvre-feu*, dont le refrain repris par le chœur est orné d'un contre-point fort piquant;- l'espère de *nocturne à deux voix* que chante Lise avec son amant Olivier, et qui demanderait une exécution plus suave; - un petit duo très

L'ILLUSTRATION, 28 avril 1860, pp. 274-275.

naturellement écrit et très spirituel entre Lise et le duc de Richelieu, au second acte; - le quatuor du souper, dont la phrase principale, qui commence par la sixième note de la gamme, m'a paru très heureusement trouvée; les couplets à deux voix de Frigousse et de la Cadichonne: *Me voilà maître queux!* Ce nom de Cadichonne et une foule d'autres détails prouvent que l'un des auteurs au moins connaît Bordeaux, et y a longtemps vécu.

Je suis loin d'avoir indiqué tous les morceaux ou passages qui ont été applaudis, ni même tous ceux qui méritaient de l'être. Je crois que ma mémoire est en défaut sur quelques points. Mais je me souviens aussi très distinctement de la pauvreté mélodique de beaucoup d'autres, du fracas instrumental qui semble être là pour remplacer l'idée absente, de la pesanteur et de la monotonie de certains accompagnements, où le compositeur a l'air d'écrire une symphonie plutôt qu'une œuvre dramatique. M. Gewaert [Gevaert] est pourtant un homme de talent, et qui certainement a de l'avenir; seulement son goût ne paraît pas encore formé; il tâtonne, il cherche sa voie: les sévérités de la critique peuvent donc lui être de quelque utilité.

L'ILLUSTRATION, 28 avril 1860, pp. 274-275.

Journal Title:	L'ILLUSTRATION
Journal Subtitle:	Journal Universel
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	28 April 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME XXXV
Year:	None
Series:	Janvier-Juin 1860
Issue:	28 Avril 1860
Livraison:	None
Pagination:	274-275
Title of Article:	Chronique musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	G. Héquet
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None